

# Philippe Sollers, l'intelligence avant tout

Philippe Sollers vient de s'éteindre à l'âge de 86 ans. Il était l'un des écrivains français les plus doués de sa génération, un personnage iconoclaste de la vie littéraire, et un passeur hors pair. Voici un texte d'hommage. **PAR VINCENT JAURY**

**V**iens de mourir, à 86 ans, un écrivain considérable (mot qu'il utilisait beaucoup), solaire, excessif, histrion, ironique, insaisissable, jovial, fanfaron, à l'intelligence supérieure : Philippe Sollers.

Il avait ce sens du rythme, détectable au premier coup d'œil quand on le lisait. Frénétique et fou comme il le fut, dans *Paradis* en 1981 (absence de ponctuation, style comme une traînée de poudre, joycien en diable), marquant l'acmé de sa première période déconstructiviste d'avant-garde ; plus indolent, plus flânant, plus Mozart pour les romans allant de *Portrait du joueur* (1984) à son dernier, *Graal* (2022).

À *Transfuge*, nous l'avons pour quasiment chacun de ses livres, soutenu, interviewé, portraituré, et mis en couverture en 2010 : comme une ligne éditoriale qui nous convenait à merveille. Il faut dire qu'il avait du charme : A ses côtés, Stendhal et Casanova chassaient le bonheur, alors que la masse des romans contemporains pleurait comme des pleureuses, déplorait à tous crins. « Le bonheur est possible, je répète, le bonheur est possible », écrivait-il dans son roman *Agent secret* (2021). L'indignation petite-bourgeoise n'était pas son truc : notre époque lui déplaisait de plus en plus. Le néo-féminisme l'ennuyait. Comment ne pas être d'accord avec lui ?

Il était l'éclaircie, titre d'un de ses romans, il tranchait dans le vif. Non qu'il trouvât que le monde tournait bien, il n'eut de cesse de voir avec Guy Debord ou Heidegger la chute spectaculaire et technique de notre civilisation (Qui lit encore ? Répétait-il en boucle, l'œil rieur quoique navré). Mais comme Breton qu'il appréciait beaucoup, il y avait chez lui la poésie et l'amour comme antidote. L'amour : il était un écrivain à personnages de femmes. Pas un roman, surtout dans la deuxième partie de son œuvre, sans une femme désirable, belle, aimante, intelligente, qu'un narrateur rêve. À Venise, souvent, des scènes de sexe, des scènes sensuelles, et des éloges de l'amour et des lettres. Il semblerait à le lire, qu'il fut un temps où les rapports entre les femmes et les hommes se déroulaient convenablement ; et même d'une manière sublime. On essaie de nous faire croire le contraire : il faut lire Sollers.

Il y a Stendhal et Casanova, pour l'allégresse, le ravissement, le plaisir simple de la chair. Mais il y a aussi les impossibles : Sade et Bataille. Les fous à lier, les adeptes de la malséance, les honnis de la société, les expérimentateurs des limites : torture sexuelle, mysticisme entaché, inceste, viol, tout y passe : Sollers exulte. La littérature est aussi à ses yeux de ce côté-là : immorale, sale, répugnante et belle. Dépassez le cadre du réalisme et des convenances : tel fut son credo. D'où tant de malentendus lors de ses interventions médiatiques : la société n'a jamais aimé la littérature ; à ses yeux, elle prend trop de liberté.

Politiquement, Sollers a suivi une trajectoire clairement définie de la gauche vers la droite, même s'il se plaisait,

lecteur de Sun Tzu, ironiste de talent, joueur malicieux, à brouiller les pistes. Sa période marxiste commença dans le courant des années soixante, comme le prouve la mythique revue qu'il dirige de main de maître, *Tel Quel*, créée avec Jean-Hedern Allier en 1960 et dont le dernier numéro paraîtra en 1982. (On y croisait toute la fine fleur intellectuelle, Foucault, Derrida, Guyotat, Lacan, Barthes, rien de moins) Marxiste pour au moins deux raisons : s'affranchir de sa propre bourgeoisie (il vient de Talence, près de Bordeaux, où son père dirigeait une grande entreprise), et faire un bras d'honneur à un milieu littéraire plus bourgeois encore qu'aujourd'hui. L'irrécupérabilité fut bien un objectif chez lui, une jouissance de Sollers de ces années-là. Tant et si bien qu'après s'être rapproché du PCF (sans jamais prendre sa carte) notamment au moment de mai 1968 où Sollers ne se rangeait pas du côté des étudiants, à rebours de Sartre, il finit maoïste, et ce jusqu'à la mort du grand Timonier en 1976, malgré *Les habits neufs du président Mao* de Simon Leys paru en 1971 et malgré le livre témoignage de Jean Pascalini, *Prisonnier de Mao*, (1974). Il raconta ensuite qu'il avait été sensible à la civilisation chinoise, aux poèmes de Mao, et à une photo qui l'avait charmé où Mao se baignait dans le Yangtsé. Sollers n'était pas un homme sérieux : là furent sa limite, mais aussi sa force. Dès le début des années quatre-vingt, sa désinvolture politique l'amena dans un club très influent à cette époque, Le ciel, dirigé par l'ennemi juré de Sartre et de toutes les gauches intellectuelles, Raymond Aron. Un club politique atlantiste et libéral. Ce fut une volte face ahurissant. Il y demeura très longtemps, même quand celui-ci trouva financement chez Jacques Chirac et au RPR ! Au même moment, il découvrait la droite néo-hussarde, Eric Neuhoff, Denis Tiliniac, Patrick Besson et quelques autres, auxquels il accordait un numéro spécial dans sa nouvelle revue d'alors, *L'infini*. J'oubliais : entre temps, Sollers était devenu papiste, et catholique fervent. Logiquement, en 1995, dans *L'Express*, il appela à voter Balladur, bien que plus tard il expliquât qu'il s'agissait d'un second degré. Sollers est un farceur !

Mais au fond, tout ceci a peu d'importance, à ses yeux comme aux nôtres. Seule la littérature compte. Et lire et relire, et relire encore ses recueils de textes sur les classiques, *La guerre du goût* (1994), *Eloge de l'infini* (2001), *Discours parfait* (2010), *Fugues* (2012), demeurera un immense plaisir, un devoir même, pour entrer de plain-pied, léger et offensif, dans l'histoire littéraire. On ne mesure pas encore bien l'influence considérable qu'il a eue sur plusieurs générations d'écrivains français, par ses textes et ses lectures.

Son héritage ? Il est net : dès que la bêtise pointe son nez, et dieu sait qu'elle prolifère plus que jamais aujourd'hui, nous pensons à Sollers : élever le niveau, revenir à la littérature, toujours et encore, contre la moraline ambiante, et tout cela, naturellement, dans un éclat de rire. Je répète : dans un éclat de rire.